Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 3 (1953)

Heft: 1

Artikel: Une digression philosophique de Saint Augustin : la communauté des esprits voyageurs

Autor: Chastaing, Maxime

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE DIGRESSION PHILOSOPHIQUE DE SAINT AUGUSTIN : LA COMMUNAUTÉ DES ESPRITS VOYAGEURS

Quelques Américs de la philosophie se félicitent de découvrir aujourd'hui que « toute conscience est conscience de quelque chose ». Ils découvrent au XXe siècle ce que Reid découvrait au XVIIIe. Reid découvrait en Ecosse ce qu'Arnauld découvrait en France au XVIIe siècle. Arnauld découvrait ce que découvrait Ockham. Ockham découvrait au XIVe siècle ce que découvrait saint Augustin et redécouvraient les disciples de celui-ci au Ve ou au XIe siècle.

La découverte de la conscience dite « intentionnelle » paraît donc historiquement toujours recouverte : Auriol veut que « l'intellect juge des choses mêmes » et que la sensation « se termine immédiatement à la chose extérieure »[1], mais Ockham ou Mirecourt l'accusent de ne percevoir que des fantômes ; Arnauld plaide qu'« on ne peut penser sans penser à quelque chose » [2], mais Reid juge qu'il ne pense qu'à ses représentations — et lui qui requiert contre celles-ci est condamné par Ferrier pour les avoir favorisées...

Ainsi, malgré les variations des circonstances politiques et économiques, les philosophes qui, en des lieux différents, en des temps différents, trouvent, perdent et retrouvent la même vérité, inventent une même loi : quoiqu'il nous paraisse évident d'« être au monde », nous risquons toujours de trahir cette évidence et nous devons toujours travailler à sa restauration. Cette loi scandalisera-t-elle le riche oisif qui ne connaît que *ses* « idoles » de *ses* propriétés lointaines et qui, assis dans un fauteuil, transforme les hommes en *ses* opinions d'autrui ? Saint Augustin nous invite à en reconnaître les principes religieux.

[1] *Com. II Sent.*, Rome, 1605, XI, 3, 1, p. 129 a-c.
[2] *Œuvres philosophiques*, Charpentier, 1843, p. 412.

Il développe le double thème que jouait Plotin [1] : la connaissance me jette hors de moi et m'offre ce que d'autres connaissent. Développement épistémologique ? Digression d'un homme qui ne passe par des chemins qui semblent aujourd'hui purement « philosophiques » que pour revenir à Dieu. Puisque celui-ci se révèle lui-même à nous et nous enseigne de nous aimer comme il nous a aimés, ne devons-nous pas écarter les spéculations qui nous empêchent de le rencontrer et de nous rapprocher d'autrui, par lesquelles chaque homme s'enferme dans sa pensée ? En défendant la « conscience intentionnelle », nous nous défendons de substituer, au Christ qui nous parle, l'hypothèse divine dont je veux parler. A la foi chrétienne, mon opinion religieuse. A la chrétienté, des monades propriétaires de christianisme.

Si nous disons tisser des échantillons de philosophie, afin de ne pas dégrader la religion en philosophie, ne parlons-nous pas nous-mêmes à la place de saint Augustin ? Celui-ci n'est pas un « instructeur ». « Moniteur » qui nous « avertit », il ne questionne que pour que nous répondions. Il parle pour que nous parlions ; il se tait pour que nous parlions encore. L'historien qui veut lui être fidèle doit prendre à son propre compte son langage et jusqu'à ses silences.

* * *

Je vous parle ; vous écoutez ma voix. « Je n'ai pas autant de voix que vous avez d'oreilles : une seule voix entre sans se morceler dans de nombreuses oreilles... » [2] Je ne divise point ce que je dis par votre nombre, comme du pain ou de l'argent : une seule proposition peut frapper à la porte de différents esprits. Je ne multiplie pas la vérité de mon discours pour que chacun de vous puisse la prendre : une seule vérité se présente à diverses âmes capables intégralement de la comprendre.

Plusieurs hommes, ainsi, écoutent un même orateur, entendent les mêmes mots et recueillent la même évidence. Chacun par suite, en recevant la même parole, sait négativement qu'il n'en prive pas les autres et positivement que les autres la reçoivent. D'une part, donc, il ne l'assimile pas à un avoir. Il ne dit pas à son voisin : « Eloigne-toi pour que je m'en approche, moi aussi ; ôte tes mains, pour que je l'embrasse, moi aussi » [3] ; abandonne-la pour que je la conçoive,

[1] Le thème de l'âme universelle qui unit les âmes (*Ennéades*, IV, 3, 1-4) est plus fameux que celui-ci : « L'âme voit ce qui est en dehors d'elle... » (IV, 6, 1, 15). « Comment verrait-elle, séparé d'elle et loin d'elle, un objet qui est en elle ? » (IV, 6, 1, 20). Elle ne voit pas des images, elle ne se voit pas elle-même : elle ne voit que ce qui n'est pas où elle est (IV, 6, 1, 40 ; V, 3, 2). Saint Augustin rejouera ces thèmes. Leur donnera-t-il le même sens ? Chrétien, il nous « montrera » un homme qui peut faire violence à la nature de son âme. Il nous montrera ainsi l'*histoire* d'un homme.

[2] *Sermo* XXVIII, 4. — [3] *De lib. Arbit.*, II, 14, 37.

moi aussi. D'autre part, il se sait être [1] avec ceux qui voient comme lui ce qu'elle signifie. Il dit : Vois cela « en comprenant que, moi aussi, je puis le voir » ; vois-le, « même à mon insu », afin que je puisse le voir [2].

Si je reconnais qu'un unique discours occupe simultanément les pensées de multiples individus, pourquoi me scandaliserais-je d'une doctrine chrétienne qui professe l'ubiquité du Créateur [3] ? « De même que la parole humaine est entendue tout entière par chaque auditeur, de même le Verbe divin est en même temps tout entier partout » [4]. Et de même que les hommes communient les uns avec les autres en Jésus-Christ, de même le corps et l'âme d'une phrase introduisent chaque interprète dans une communauté.

Cette phrase — qu'elle soit connue corporellement, spirituellement ou intellectuellement [5] — paraît donc un bien commun. Généralement, les domaines sensibles, imaginables et intelligibles que nos esprits découvrent nous apparaissent comme des « biens communs ». Ces domaines, s'ils ne constituent pas toujours une patrie où nous habitons, forment du moins des places publiques où nous nous rencontrons. Un coucher de soleil, la mort de César, $2 + 2 = 4$: lieux de rendez-vous. Dieu : notre hôte et notre demeure [6].

Quand j'évoque la forme d'un cube, est-ce que je ne te convoque pas ? Je ne désigne pas seulement les trois faces que je vois, je désigne celles que tu vois et je t'appelle à témoigner de ce que tu vois. Je lie ma partie présente à celle que je crois [7] présentement tienne : je me fie à toi. Je nous suppose accordés au même solide que, malgré la

[1] « Etre, c'est être un... Ce qui est simple est par soi, puisqu'il est un ; ce qui n'est pas simple imite l'unité par la concorde des parties... » (*De Mor. Manich.*, II, 6, 8). Etre, c'est pour les hommes se conjoindre ; avoir, c'est se séparer (cf. *In Joan. Evang.*, XXXII, 8).

[2] *De lib. Arb.*, II, 9, 27.

[3] *Ep. 137, ad Volus.*, II, 4. Procédé apologétique : rendre intenable la position de l'insensé qui *dit, en son cœur, Dieu n'existe pas*. Technique : l'obliger à abandonner lui-même un réquisitoire contre la religion en transformant celui-là en plaidoyer. Exemple ici : vous niez Dieu à cause de son ubiquité, mais vous reconnaissez vous-même des phénomènes d'ubiquité. Procédé manifeste dans le traité *De Fide Rerum quae non videntur* : vous refusez une religion qui « prescrit de croire à ce qu'on ne voit pas », nous ne vous montrerons évidemment pas les vérités divines que nous croyons, mais nous vous montrerons que vous ne cessez humainement de croire à ce que vous ne voyez pas : faits historiques, géographiques, sociaux, faits psychiques d'autrui... On dirait, en langage moderne, que saint Augustin se sert de la phénoménologie pour désarmer la métaphysique des athées.

[4] *Ib.*, II, 7. — [5] *De Gen. ad Lit.*, XII, 6, 15.

[6] Cf. *De lib. Arb.*, II, 7, 19 ; 8, 20 ; 9, 27 ; 12,43 ; I, 38.

[7] « On voit ce qui est présent, on croit ce qui est absent » (*Ep. 147, ad Paul.*, II, 7 ; *De Trin.*, XIII, 2, 5). Hugues de Saint-Victor développe ce thème (*De Sacrament.*, II, 18, 17). Olivi le précise par une double interprétation du mot « absent » : 1° ce qui est à distance spatiale ou temporelle, 2° ce qui n'est pas présentement objet (*In II Lib. Sent.*, Quaracchi, 1926, p. 488).

différence de nos perspectives sensibles, composent nos jugements [1]. Concorde de spectateurs ou géométrie concertante.

N'est-ce point parce que j'espère voir ce que tu vois — en me déplaçant ou en déplaçant le cube — que je crois maintenant que tu le vois [2] ? Et n'est-ce point parce que je l'ai vu jadis que je « conjecture » ma vision future [3] ? L'harmonie de nos partitions simultanées ne se sépare pas de la mélodie de mes perspectives successives ; notre concorde, de ma conjonction avec ce que je fus et ce que je serai. Au moment présent où je reconnais un corps, je me représente — par « distention de l'âme » — les moments passés d'expérience que retient mon souvenir et les moments futurs que j'attends [4]. Quand je reconnais un homme, malgré son éloignement et sa posture, ne puis-je dire que je complète ma perception avec ma mémoire prévoyante [5] ?

La structure toutefois des sociétés où j'adhère par connaissance sensible varie avec les sens. Si tu peux admirer en même temps que moi le même crépuscule et le même chanteur, peux-tu manger le même gâteau que je mange ? Nous pouvons lire simultanément un poème « entier », nous pouvons entendre simultanément un orateur ; mais nous ne pouvons simultanément ni goûter la même portion de miel ni toucher la même partie d'un pot de miel [6]. Les biens tactiles sont des biens communs qui imposent à notre communauté la loi de succession à laquelle j'obéis quand je me réconcilie avec mon propre passé au moyen d'un jouet ou d'une mélodie dont je retiens toutes les notes. Les biens alimentaires sont des biens privés : je te prive de ceux que j'ingère puis digère [7]. Ils signifient naturellement : morcellement de la propriété et concurrence. Ne semble-t-il pas alors surnaturel qu'ils puissent recevoir les vertus naturelles de ce que nous voyons et entendons : propriété intégrale et commune ? Jésus-Christ mystérieusement transforme en pain et vin de communion ce qui nous sépare.

[1] « Quoique chacun de nous possède une sensibilité propre, ... ce que nous voyons peut ne pas être pour toi une chose ni pour moi une autre, mais une seule et même chose qui se présente à nous deux et que nous voyons tous deux en même temps » (*De lib. Arb.*, II, 7, 16). A parler rigoureusement, nous ne la voyons pas : nous la jugeons (cf. *Ib.*, II, 12,34 ; *De vera Rel.*, XXXIV, 62).

[2] « On ne voit ni ce qu'on croit ni ce qu'on espère. » On croit toujours ce qu'on espère, quoiqu'on n'espère pas toujours ce qu'on croit (*Enchiridion*, II, 8).

[3] Cf. *De Doct. christ.*, II, 30, 46 ; *De Quant. Anim.*, XXIV, 46.

[4] Cf. *Confes.*, XI, 28, 37-8.

[5] *Sermo 117*, III, 5. « Nous ne pouvons juger... si les formes corporelles que nous voyons... sont rondes ou carrées... sans prendre d'elles des vues obliques ; mais, si en apercevant une autre partie, nous oublions l'aspect des autres, nous perdons notre capacité de jugement qui requiert une certaine étendue de temps et une mémoire assez vigilante pour relier des aspects variés » (*De Music.*, VI, 8, 21).

[6] *De lib. Arb.*, II, 7, 17-9.

[7] « Ces objets que nous ne transformons pas et cependant percevons par nos sens corporels... sont un bien commun, puisqu'ils ne sont ni convertis ni transformés en notre bien propre et pour ainsi dire privé » (*Ib.*, II, 7, 19).

Si je jouis seul [1] de ce dont je me nourris, je conçois cependant socialement la nourriture : je mange le pain que tu ne mangeras pas, je le mange peut-être pour que tu ne le manges pas. Nous nous rassemblons où nous coopérons comme où nous rivalisons. Nous nous ressemblons par ce monde sensible qui nous assemble. Nous nous ressemblons d'autant plus que nous vivons ordinairement en ce monde à crédit : nous connaissons l'empire romain par les « récits » d'historiens, des villes étrangères parce que nous croyons aux « démonstrations » de voyageurs ; nous connaissons notre pays, nos parents, nous connaissons notre vie et notre mort parce que nous croyons sur parole les autres [2]. Dans nos jugements d'existence, nous engageons une communauté de fidèles.

Mais un professeur de mathématiques ne considère pas ses élèves comme une congrégation religieuse : il ne leur demande pas de croire ce qu'il dit, il leur demande de le « reconnaître » eux-mêmes [3]. Premièrement, il énonce ce qu'il pense vrai ; deuxièmement, ses auditeurs comprennent ce qu'il pense ; troisièmement, ils le vérifient. Il leur communique approximativement [4] ses pensées et il communie avec eux dans la vérité qui, présente au professeur et aux élèves, instruit les uns et les autres [5].

Un moraliste prétend-il inculquer sa morale ? Il espère montrer les règles communes de la morale enseignante. Il n'assimile pas à une proposition privée comme « je souffre » une proposition publique

[1] « Il faut donc entendre par propre et privé ce que chacun de nous possède seul, ce qu'il sent en soi seul et ce qui appartient proprement à sa nature » (*Ib.*).

[2] *Ep. ad. Paul.*, *147*, II, 7-8, *Confes.*, VI, 5, 7 ; *De Trin.*, XV, 12, 21 ; *De Util. cred.*, XII, 26 ; *De Fide Rerum*, II, 4. Matthieu d'Aquasparta résume : sans foi, il n'y a ni contrats, ni enseignement, ni parole, ni action, il n'y a généralement pas de vie humaine — et il n'y a évidemment pas de vie religieuse (*Quaest. de Fide Cognit.*, Quaracchi, 1903, pp. 63-4).

[3] Cf. *De Trin.*, IX, 6, 9 ; *Sermo 150*, IV, 5. — [4] Cf. *De Catechi. Rud.*, II, 4.

[5] Le langage est « incapable d'assurer une communication », dit un récent interprète du *De Magistro* (*Rev. Méta. Mor.*, 1950, p. 134) qui adopte un contresens traditionnel. Ne peut-on me communiquer un événement sans me communiquer sa vérité ? Quand saint Augustin écrit que les hommes n'*instruisent* pas les hommes, il entend : ils ne leur apprennent pas *la vérité* de ce qu'ils leur disent (synonymes : ils ne leur *présentent* pas, ils ne leur font pas *voir* ce qu'ils les invitent à connaître. *De Mag.*, XI, 36). Ils leur apprennent cependant *ce* qu'ils disent. Ainsi, je t'apprends qu'il pleut, et je distingue trois phénomènes : 1° tu comprends ou non mon discours (cf. *De Trin.*, XI, 8, 14), 2° tu le crois ou non (cf. *Ib.*, XIV, 7, 9), 3° tu ouvres les volets et tu le vérifies — tu t'*instruis* toi-même — ou non, en voyant ou non la pluie (cf. *De Mag.*, XII, 39). Saint Augustin réfute lui-même la thèse soi-disant sienne que « les hommes n'apprennent rien des hommes » : orgueil de créatures qui se prétendent directement inspirées par Dieu, mais qui se trahissent lorsqu'elles préfèrent donner des explications aux autres plutôt que de les renvoyer à l'enseignement du Maître intérieur. « La condition humaine serait avilie si Dieu paraissait se refuser à adresser sa parole aux hommes par le ministère des hommes. » Moïse accepte les conseils de son beau-père : ils viennent de celui-ci, mais leur vérité vient de Celui qui est la Vérité (*De Doct. christ.*, prol. 6-8).

comme « la justice, c'est de rendre à chacun ce qui lui est dû » [1]. A la propagande d'expériences particulières et obscures, la propagation de ce que doivent lucidement et universellement reconnaître les hommes [2]. Un missionnaire impose-t-il à des infidèles ses opinions religieuses ou leur propose-t-il d'accueillir avec lui le Christ ? Un évêque cultiverait-il la rhétorique des sermons s'il n'espérait pas que ses ouailles s'ouvrissent comme lui au Saint-Esprit [3] dont il reçut des biens que les hommes ne peuvent conserver qu'en les donnant [4] ? Catéchistes et catéchumènes se rencontrent puis cohabitent dans l'école où ils sont *les élèves de Dieu* [5].

Si mon âme, par ce que je sens, par ce que je sais, par Celui qui m'aime et en qui je crois, s'unit à d'autres âmes, comment ne la distinguerais-je pas des vérités qui nous unissent [6] ? Comment ne la différencierais-je par suite pas de mon corps ? Celui-ci dicte une loi d'exclusion : l'espace qu'il occupe maintenant ne peut être occupé par d'autres. Mon esprit me soumet à une loi de conciliation : l'espace que j'admire maintenant peut être admiré par d'autres [7].

Ma pensée ne m'enferme donc pas dans les limites de ma chair. Elle les « excède » : « Elle voit plus loin que l'espace du corps lui-même, elle entend plus loin, elle sent plus loin... » [8] Elle m'éloigne ordinairement du lieu où elle vit [9] et n'y revient que lorsque je décide d'accrocher mon attention à ma chair. Elle me divertit de celle-ci, elle m'en délivre [10]. Elle « voyage ici et là » [11]. Où ses « pérégrinations

[1] Cf. *De Mag.*, XII, 39 ; *De Trin.*, IX, 6, 9.

[2] « Quand un homme me parle de son âme... je le crois ; mais quand il me dit une vérité spéciale ou générale à propos de l'âme humaine, je la reconnais et je l'approuve... Chacun voit donc en soi ce qu'un autre ne voit pas, mais croit sur parole, et voit dans la vérité même ce qu'un autre peut intuitionner aussi bien que lui » (*De Trin.*, IX, 6, 9, Cf. XIV, 7, 9 et 8, 11). Ainsi, les bons comme les méchants voient dans la lumière divine ce que doivent être les vertus (*Ib.*, XIV, 15, 21). Cf. GRÉGOIRE DE RIMINI, *I Sent.*, III, 2, 2, 4.

[3] *In Joan Epist.*, III, 13. — [4] *De Doct. christ.*, I, 1, 1.

[5] *In Joan Evang.*, 11 c, 8 ; *Sermo 299*, 1.

[6] *De lib. Arb.*, II, 12, 33. — [7] *Ib.*, II, 14, 37.

[8] HINCMAR : *De div. An. Rat.*, *P. L.*, 125, 939 cd. Hincmar justifie son tableau des extases de l'âme par des textes de saint Augustin et de saint Ambroise. Comparer : A. WILMART : « L'opuscule inédit de Ratramne sur la nature de l'âme », *Rev. Bénédictine*, 1931, pp. 211, 221.

[9] « L'âme sent où elle ne vit pas et elle vit où elle n'est pas. Car elle est dans sa chair, et cependant elle sent hors de sa chair : elle sent où elle voit... elle sent où elle entend... » (*Ep. 137, ad Volus.*, II, 6).

[10] *De Immort. An.*, X, 17.

[11] « Notre âme qui est libre et qui en les considérant voit toutes choses, par la diffusion de ses pensées et de ses desseins voyage ici et là » (saint AMBROISE : *Hexaemeron*, VI, 8, 45). « Par ses pensées et desseins, l'âme voyage ici et là : elle considère tout, elle voit tout » (ALCHER DE CLAIRVAUX : *De Spir. An.*, II). L'anthologie augustinienne d'Alcher autorise à considérer l'*Hexaemeron* comme principe des textes de saint Augustin, Cassiodore et Isaac de l'Etoile qu'elle rassemble.

me mènent-elles ? » « Où tu es » [1]. Où s'étend ton âme. Où sont ces monts d'oliviers que nous travaillons voire admirons.

Elle me jette hors de moi de différentes manières. Comment confondre les moments où je me sens projeté par les sens sur terre avec ceux où mon intelligence « monte » jusqu'à des objets invisibles ? [2] Comment confondre ces moments qui me présentent des objectifs avec ceux où je m'« aventure » parmi des absents ? [3] Mais que je rêve d'un homme ou que je l'aperçoive, mon âme manifeste la même condition vagabonde : elle « voit une multitude par les yeux du corps, elle conçoit une multitude par la fantaisie de l'imagination, partout elle paraît s'étendre [4], se mouvoir, monter, fluer et refluer » [5].

Si je dis qu'elle voyage, je n'entends pas : comme un corps qui sortirait de mon corps pour arriver jusqu'aux autres corps, par suite donc comme une pensée atomique qui inventerait des tentacules pour prendre des proies inconnues. Elle arrive sans jamais partir. Dirai-je qu'elle se dilate tellement que je rencontre à l'intérieur d'elle ce qui existe hors de moi ? Qu'« en elle-même, elle parcourt de grands espaces » ? [6] Elle me paraît « immense » [7]. Ne m'apparaît-elle pas ainsi comme l'image de Dieu ? [8]

Sans métaphores [9], je dis que, lorsqu'une pensée m'occupe l'esprit, je me préoccupe des objets auxquels je pense — pierres ou animaux, hommes ou Dieu — alors que « mes yeux occupent seuls le lieu qu'ils occupent ». « La pensée ne se connaît pas seule, mais elle connaît beaucoup d'autres choses. » [10] Elle ne voit qu'elle voit que parce qu'elle voit des formes et des couleurs [11]. Elle n'aime que parce qu'elle aime quelqu'un [12]. En bref, elle m'unit à un monde sensible ou intel-

[1] « Par ma vision qui s'étend jusqu'au lieu où tu es, je te vois où tu es, je confesse en outre que je n'y suis point... » « Si les yeux voyaient où ils sont... ils ne verraient qu'eux-mêmes. Car où ils sont, ils occupent seuls le lieu qu'ils occupent... Sinon, tu serais aussi où je suis... Comme les yeux ne se voient pas, nous devons admettre... qu'ils ne peuvent voir qu'où ils ne sont pas... » (*De Quant. An.*, XXIII, 43-4).

[2] ALCHER : *De Spir. An.*, XI. Thème principal de Claudien Mamert (*De Statu An.*, I, 22-7).

[3] *De Quant. An.*, V, 8 ; *De Vera Rel.*, XXXIV, 64 ; *De Statu An.*, III, 9.

[4] Variante : « se diffuser ».

[5] CASSIODORE : *De An.*, VII ; ALCHER : *De Spir. An.*, XI ; cf. XXXV.

[6] « Elle ne sort pas de soi, mais en elle-même elle parcourt de grands espaces ; elle ne sort pas pour aller vers les objets, mais elle les attire à elle pour se les représenter » (*Ib.*). Il n'est pas certain que Cassiodore désigne ici la « vigueur » générale de l'âme immatérielle : il peut viser la force spéciale de l'imagination. Mais il est certain que son texte ne doit être interprété ni à l'aide des discussions du XIVe siècle (sujet : l'« esse objectivum »), ni particulièrement à l'aide des idées représentatives de Malebranche (qui jugeait ridicules les « voyages » de l'âme dont parle précisément Cassiodore comme saint Ambroise).

[7] *De Quant. An*, XIX, 24. — [8] *Hexaemeron*, VI, 8, 44-5.

[9] Saint Augustin justifie l'emploi des métaphores, dans le *Contra Mendacium* et le *De Doctrina christiana*. — [10] *De Trin*,. IX, 4, 5.

[11] Cf. *De lib. Arb.*, II, 3, 9. — [12] Cf. *De Trin.*, VIII, 10, 14.

ligible et, ainsi, à toutes les personnes que leurs pensées unissent à ce monde. Elle « tend (tellement) à voir ce qui est loin » de moi que, lorsque les objets visés lui manquent, elle les imagine et que je fais ainsi semblant de les apercevoir [1].

Je ne jugerais absurde cet emport mental [2] et je ne m'inquiéterais de savoir comment moi, sujet, je puis connaître des objets, hors de moi, que si je confondais mon esprit avec les corps et si partant j'introduisais en lui comme « dans un sujet » des figures ou des qualités que j'appellerais mes pensées [3]. Que donc si je le confondais avec ce qu'il connaît [4].

J'imaginerais lors que cet atome ne perçoit que ses modifications intérieures [5]. J'assimilerais ainsi à ses propres phantasmes les réalités communes : à rêver de Tertullien, rencontrer Tertullien [6] ; à des opinions chrétiennes, le Dieu vivant. Je le considèrerais comme propriétaire d'un monde privé. Je multiplierais par suite chaque objet par le nombre d'esprits possesseurs. Je déchirerais la tunique sans couture de la vérité.

Cette confusion de la pensée avec la matière et ses conséquences ne menacent-elles qu'un pur théoricien de la connaissance ? Lorsque je me représente l'erreur d'un fabricant de monades qui « descend de l'univers commun à la partie privée », je dessine les traits de mon avarice où je « réduis la chose commune à la puissance propre par un

[1] *De Gen. ad Lit.*, XII, 20, 42-3. Aux exemples pathologiques d'un esprit qui remédie par l'imagination aux difficultés de la vie réelle, saint Augustin ajoute des exemples de télépathie et de clairvoyance (*Ib.*, XII, 17, 37).

[2] *Ep. 137, ad Volus.*, II, 6.

[3] Les pensées ne sont pas dans l'âme « comme dans un sujet, de même façon que la figure dans un corps ou toute qualité ou quantité. Car ce qui est ainsi n'excède pas le sujet où il est : cette couleur ou cette figure ne peut être celle de ce corps et celle d'un autre corps. Mais la pensée par l'amour où elle s'aime peut aimer d'autres choses que soi... » (*De Trin.*, IX, 4, 5). Mêmes formules : *De Immort. An.*, X, 17. Formules dédiées aux philosophes qui accusent les augustiniens en général et Descartes en particulier de matérialiser la « chose pensante ».

[4] « Ne dis pas que ce que nous percevons, toi et moi, en commun, chacun par son esprit, appartienne à la nature de chacun de nous » (*De lib. Arb.*, II, 12, 33). Ne confonds pas, écrit Malebranche, modification et idée. Mais Arnauld accuse Malebranche lui-même de les confondre, alors que le P. André loue ce dernier de les distinguer. Tous deux plaident avec les mêmes textes augustiniens. Arnauld confirme ceux-ci avec l'autorité de saint Thomas : nous percevons les choses elles-mêmes, non les espèces. Ockham ne parlait pas différemment. Malgré des vocabulaires différents et souvent équivoques, saint Augustin, saint Thomas, Ockham, Descartes et ses disciples rivaux formulent un même principe.

[5] Ce qu'imagine Fauste de Riez qui, au Ve siècle, nie l'immatérialité de l'âme.

[6] *De Gen. ad Lit.*, X, 25, 42. Ainsi, Fauste identifie fantaisie et perception : « Quand l'âme imagine quelque chose, elle s'occupe en elle-même de ses mouvements et, quand elle paraît regarder quelque chose, elle se le représente dans le miroir du cœur » (*Ep. 6. P. L. 58*, 842 a).

sentiment d'arrogante domination »[1]. Son erreur naît-elle donc d'une passion semblable à la mienne ? Elle justifie ma passion. Je l'adopte pour satisfaire celle-ci. Ma jalousie qui rêve de chambres murées[2], je la contente avec une âme transformée en coffre-fort et remplie d'adorables fantômes[3].

Jeté dans un monde matériel, habitué à vivre en ce monde, je tends à me représenter matériellement toute existence (y compris l'existence divine)[4] ; ne suis-je pas alors tenté, pour répondre favorablement à mon appétit de possessions, de laisser mon âme tellement s'« engluer » dans les corps sensibles que je puisse la prendre — elle qui m'expulse — en imagination pour un de ces corps ?[5] Je la prends pour un corps dans lequel j'enferme les autres corps. Pour mon corps où j'introduis et assimile des aliments. J'ai transformé vision et audition en manducation[6].

Est-ce qu'en feignant de manger des paysages au moyen de ma connaissance, je m'apaise ? Je ne tiens pas moi-même les promesses du matérialisme faites à ma cupidité : quand je pense être chair, je le pense, je dois ainsi penser être pensée[7] ; quand je dénature l'esprit, je dois affirmer sa nature.

Mais je ne fais pas toujours ce que je dois[8]. Ne puis-je connaître les règles de la justice sans me conduire justement ?[9] Je peux, en droit, distinguer l'esprit et ses transports d'avec l'espace et ses mouvements[10], sans, en fait, traiter l'esprit spirituellement ni l'espace spatialement. Est-ce que je ne fais pas valoir « les choses autrement qu'elles ne sont » ?[11] Je fais mal. Et je me sens puni de mal faire lorsque je me vois adopter des imaginations dont je constate cependant la ridicule incohérence. N'ai-je point honte d'assimiler les hommes à des animaux domestiques ?[12] Créatures et Créateur à mon domaine ?

[1] *Ib.*, XI, 15, 20 ; *De Trin.*, XII, 9, 14.

[2] *Sermo 86*, VII, 8 ; *107*, III, 4 ; *112*, II, 2, etc.

[3] Comme saint Jérôme, saint Augustin dénonce le culte philosophique des fantômes (ou idoles) « qu'une âme égarée peut, enflée d'orgueil, imaginer » (*De vera Rel.*, XXXVIII, 69).

[4] Leitmotiv des *Confessions* (III, 7, 12 ; V, 10, 19 ; VII, 1, 1, etc.).

[5] *De Trin.*, X, 5-7, 7-10. « Séduite par les formes sensibles, l'âme oublie ce qu'elle a été. Et elle ne croit pas être autre chose que ce qu'elle imagine... » (ALCHER, *De Spir. An.*, I). Elle devient ainsi « immonde ». « Son impureté consiste... en ce qu'elle pense être ce sans quoi elle ne saurait penser » (c'est-à-dire : un des objets qu'elle pense) (*De Trin.*, X, 8, 11). L'indistinction de ce qu'on appelle *noesis* et *noema* commande « l'esprit sordide » : celui qui « aime tout, si ce n'est l'esprit et Dieu » (*De Util. cred.*, XVI, 34).

[6] Cf. *De lib. Arb.*, II, 7, 17-8. — [7] *De Trin.*, X, 10, 13-5.

[8] Cf. *De lib. Arb.*, III, 18, 52 ; *De duab. An.*, XIV ; *Conf.*, VII, 21, 27, etc.

[9] *De Trin.*, VIII, 6, 9. — [10] *Ep. ad. Huer*, 166, II, 4. — [11] *Conf.*, VII, 15, 21.

[12] *De vera Rel.*, XLVI, 87. Orgueil intenable d'hommes qui veulent se croire supérieurs à leurs égaux (*De Mus.*, XIII, 40-1) et qui doivent les traiter en inférieurs, puisqu'ils ne peuvent dominer que des bêtes, des plantes ou des pierres (*De lib. Arb.*, I, 6, 16).

Ma vaine entreprise de domination imite celle d'Adam : dans mon avarice, j'avoue mon orgueil [1], je reproduis l'avarice et l'orgueil originels [2] ; dans mon esprit perverti et inverti, je reconnais la solitude des mauvais anges. Honteux d'une ignorance qui m'enferme en moi-même, m'efforçant péniblement d'en sortir, je confesse mon péché [3]. N'est-ce point la théorie du péché même, cette imagination corporelle par laquelle, me révoltant contre Dieu, je nie en pensée sa création, afin de la parodier moi-même ? Mais si le mensonge démoniaque m'isole [4], et si je m'exerce lentement à ne pas mentir, c'est que je ne suis plus seul. Je crois en un divin Visiteur qui m'enseigne gratuitement la difficile pratique de l'humilité où je reconnais ce qui est.

L'orgueil refuse l'absurdité que je dépende d'objets hors de moi, l'humilité accepte le mystère de l'âme : je suis où je ne suis pas [5]. Luttant contre ma confusion mentale, remédiant sans cesse à mon menaçant aveuglement, je crois toujours voir pour la première fois la vérité des corps et des esprits [6]. Je m'admire vivre ordinairement hors de la chair que vivifie ma pensée. Parlerai-je d'un miracle ? [7] C'est alors le même miracle où plusieurs personnes connaissent un seul objet [8]. Sans partir d'ici, je vais là où vont vos pensées. Où nous découvrons un seul trésor : Dieu dont nous « jouirons », hommes avec qui nous « vivons en commun », nature dont nous nous « servons » [9].

MAXIME CHASTAING.

[1] *De Gen. ad Lit.*, XI, 15, 20. L'avarice est insensée : je veux tout, mais en voulant posséder tout, je m'en prive : ma propriété privée signifie un propriétaire privé de ce qu'ont les autres (*De Trin.*, XII, 9, 14 ; *In Joan Epist.*, VIII, 6).

[2] *Enchiridion*, XIII, 46.

[3] Cf. *De lib. Arb.*, III, 18, 52.

[4] « Rien n'appartient à personne, si ce n'est le mensonge... » (*In Joan. Evang.*, V, I ; *De Doct. christ.*, prol. 8 ; *Sermo 166*, III, 3).

[5] Evocation du mystère de la connaissance par des phrases qui se contrarient : « L'âme vit ici où elle est... elle sent là où elle ne vit pas, elle vit là où elle n'est pas » (*Ep. 137, ad Volus.*, II, 5-6).

[6] Cf. *De Util. cred.*, XVII, 34.

[7] Le quotidien n'est pas moins miraculeux que l'insolite (*De Gen. ad Lit.*, XII, 18, 40 ; *De Civ. Dei*, XXI, 4).

[8] C'est aussi le miracle de l'union de l'âme et du corps. Saint Augustin parle à Volusien de celle-ci comme il parle du mystère de la connaissance et du mystère de l'Incarnation. Ailleurs, il parle du mystère de la parole où s'accordent plusieurs auditeurs (*Sermo*, 28, IV). Il parle même de sacrement (*In Joan. Epist.*, III, 13).

[9] *De diligendo Deo*, III. Œuvre attribuée jadis à saint Augustin. Elle condamne les théologiens qui prétendent résumer la doctrine de ce dernier par le fameux dilemme : ou jouir, ou utiliser. Ils escamotent ainsi l'humanité. Car les hommes ne sont ni des corps (qu'on doit utiliser) ni des dieux (dont on doit jouir), mais se définissent par leur communauté.